

CHRISTIAN OSTER

# L'AVENTURE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE  
A QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-  
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 A 40 PLUS SEPT  
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE  
H.-C. I A H.-C.VII

*Pour ma mère*

© 1993 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français du copyright, 6<sup>bis</sup> rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-1446-3

A l'époque où j'apparais, j'étais entouré, mais non pressé, par un petit nombre d'amis dispersés aux quatre coins de Paris, à qui je rendais des visites trimestrielles, à raison d'un ami par semaine, environ, pratique qui me permettait de boucler le cercle de mes relations dans un délai que j'estimais raisonnable. Le reste du temps, je ne voyais pas grand monde, à l'exception de mes collègues. Comme j'avais beaucoup d'après-midi libres — parfois, c'étaient des matinées —, je m'installais dans un café avec un livre que je lisais à petites doses, levant les yeux dès que quelqu'un entrait dans la salle.

A la fin juin, comme j'étais assis à une terrasse de café avec un ouvrage assez mal traduit de l'anglais, Georges, un de mes amis musiciens — j'avais plusieurs amis musiciens, qui tous œuvraient problématiquement dans le registre du rock —, passa sur le trottoir et, m'ayant reconnu, se dirigea vers moi, sans grand enthousiasme à vrai dire, peut-être parce que, ayant reçu ma visite il y avait nombre de mois déjà, il m'avait oublié, voire rayé de ses relations. Je lui souris, un peu gêné, prêt à lui assurer que je pensais à lui,

justement, et que je comptais le voir bientôt, quand, sans poser le classeur qu'il tenait en main — des textes de chansons, sans doute, plutôt que des partitions ou du papier à musique — mais après s'être assis face à moi, avec tous les dehors de l'installation, il m'administra une gifle de force moyenne, ou une tapette appuyée, je ne sais trop, la dernière gifle que j'avais reçue datant alors de si longtemps que je ne disposais guère d'élément de comparaison fiable pour en juger avec certitude. Je le regardai, surpris mais déjà vexé, tout de même, penchant du côté de la gifle de force moyenne, bien que Georges fût quelqu'un de physique, comme on dit, et qu'il ne reculât pas devant le contact pour témoigner son affection ; et je lui demandai, droit dans les yeux, de quoi il retournait au juste.

Georges, grosso modo, reproduisit mon sourire, mais tout de suite je vis que sa pâle imitation se figeait sur le bas de son visage ; puis son œil, anormalement, se mit à luire, au bord de quoi je craignis même que ne se manifestât un pleur. Inquiet, je jetai des regards alentour, cherchant si personne n'avait surpris cet enchaînement de séquences pitoyable, et demandai à Georges de se calmer. Georges, alors, dirigea contre lui-même la vague qui montait à l'assaut de ses traits et menaçait d'en rider la surface, d'ordinaire polie ; et, les mains se refermant sur son classeur sans motivation apparente, il en fit blanchir les phalanges à ma seule attention, me sembla-t-il, quoique lui-même se montrât surpris par l'ampleur du phénomène au point d'y accorder un discret regard.

Etonné moi-même par ces diverses possibilités d'expression, mais rassuré quant à la capacité qu'avait Georges de varier de registre, je lui dis que je le trouvais changé, ce qui était vrai, et que je l'avais connu moins hypersensible, ne serait-ce qu'au temps où il me conviait à ses répétitions dans le petit studio d'enregistrement qu'un ami à lui possédait à Vitry-sur-Seine — et où il me laissait tripoter les potentiomètres. Georges, reposant son classeur sur la table, puis se renversant sur sa chaise en me révélant maintenant un visage las et durablement lisse, me dit qu'il ne comprenait pas mon attitude, non mon attitude présente, si je voyais bien ce qu'il voulait dire, et que, d'ailleurs, il s'en était expliqué dans une lettre. Sans plus tarder, il ouvrit son classeur et en sortit ladite lettre, imaginai-je, insérée dans une enveloppe vierge.

Comme il me la tendait, je la pris en main et l'y gardai, la considérant devant lui puis le considérant lui, ne sachant si je devais l'empocher ou la lire, mais comprenant que je devais me garder de la lui rendre. En fin de compte, lui rappelant qu'il se trouvait là, devant moi, je lui proposai qu'il m'en rapportât oralement le contenu, à moins qu'il ne préférât, quitte à modifier son propos initial, me dire ce qu'il pensait maintenant que je me tenais là aussi, devant lui, en prenant donc en compte le hasard qui nous avait fait nous rencontrer, de façon à l'intégrer dans l'histoire de notre relation. Bien que la proposition me parût raisonnable, et de surcroît courageuse, il ne voulut pas y souscrire, et, comme il se taisait et qu'il fixait par-dessus mon épaule

une jeune femme qui ne nous était rien encore, et que je n'apercevrais que plus tard, je me demandais, comme auparavant, si je devais décacheter l'enveloppe, ou bien l'empocher, ou bien me lever de table et partir en prenant soin de ne pas avoir l'air de le planter là, puisque aussi bien, si quelqu'un devait partir, il me semblait que c'était lui.

En définitive, je ne bougeai pas et calquai sur le sien un silence qui ne trompa personne. Du moins, il me parut qu'ainsi je pourrais tenir un petit moment, tout en mettant à profit ce répit pour trouver une ouverture. Tandis que Georges regardait toujours par-dessus mon épaule, d'un air possiblement absent, et que je repoussais devant moi ma tasse à café de manière à occuper ma main libre — l'autre reposant, indécise, du bout des doigts sur la lettre que j'avais laissée sur la table —, je me demandais si mon ami ne s'attendait pas à ce que je parte, justement, et s'il ne m'avait pas, d'ores et déjà, signifié mon congé lorsque, levant les yeux vers moi, il me demanda ce que je pensais de la jeune femme installée à proximité, et à qui je tournais le dos.

De nouveau surpris, non moins qu'embarrassé, je rétorquai à Georges que, bien que comprenant de moins en moins son attitude, j'en prenais bonne note, mais que, à mon avis, une explication supplémentaire nous permettrait de nous sentir plus à l'aise l'un et l'autre, si toutefois il souhaitait qu'intervînt entre nous une détente. Georges me rassura à cet égard : il n'y voyait pas d'objection, mainte-

nant, ajouta-t-il toutefois, que je ne lui étais plus rien et qu'il pouvait me considérer comme un être neuf. En outre, précisa-t-il, nous nous connaissions assez pour qu'à cette nouveauté ne vînt pas s'ajouter une gêne. Cela dit, Georges me destina un regard prolongé, dont je ne parvins pas à identifier la teneur.

Je pris une décision rapide, instinctive, dont j'ignorais la portée mais qui dans tous les cas me paraissait guidée par les circonstances : j'empochai la lettre. Puis, me penchant vers Georges, je lui dis que pour ce qui était de lui faire part de mon sentiment sur la jeune femme qu'il me désignait, il ne devait pas y compter. Sa petite démonstration à mon attention, en effet, prouvait qu'il était capable de s'occuper de ses affaires lui-même, et qu'il n'avait guère besoin de ma complicité, aussi virile fût-elle, pour prendre une décision par rapport à cette personne — à qui, soulignai-je, je tournais le dos. Je n'allais certainement pas lui faire face, ce n'était pas mon genre. (Tu me connais assez, dis-je, tu viens d'ailleurs de le souligner.)

J'étais, alors que j'en revenais à peine, sans doute allé trop loin. J'aimais bien Georges, malgré ses défauts, auxquels s'ajoutait celui, à l'évidence complexe, que décelait son comportement actuel, et je ne devais certes pas laisser passer la chance qu'il m'offrait de ne pas le perdre, ou du moins de le retrouver, comme il semblait le proposer, sur des bases différentes. J'étais moins fier, maintenant, de lui avoir refusé le petit service qu'il me demandait,